
Tangence



Liminaire

Richard Saint-Gelais

Numéro 52, septembre 1996

Tours et détours du romanescque : Minuit aujourd'hui

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/025912ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/025912ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Tangence

ISSN

0226-9554 (imprimé)

1710-0305 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Saint-Gelais, R. (1996). Liminaire. *Tangence*, (52), 5–8.
<https://doi.org/10.7202/025912ar>

Tous droits réservés © Tangence, 1996

Cet article est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

Érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

Liminaire

Minuit, dit-on, s'est assagi. Le nom — à la fois lieu éditorial et signe vite transformé en enjeu polémique — longtemps associé au Nouveau Roman en serait venu à désigner, au fil des années, quelque chose de plus léger, de moins radical. Deux Goncourt — ceux de Marguerite Duras et de Jean Rouaud — seraient venus sceller la réconciliation avec le «grand public», et confirmer un retour à la lisibilité, donc un rebroussement — bienvenu, sans doute, en ces temps frileux, aux yeux de plusieurs — par rapport aux «expériences» des années cinquante et soixante. Le temps ne serait plus à la subversion, à une révolution des formes romanesques elle-même relayée par diverses révolutions théoriques, mais à quelque chose qui inquiète moins — et qui reste pourtant à cerner.

D'autres hypothèses s'offrent cependant. Lorsqu'on souligne la parenté entre Echenoz et Queneau, ou lorsqu'on signale le caractère primesautier et (faussement) improvisé des romans de Toussaint, peut-être faut-il y voir l'indice de ce que cette génération d'écrivains, loin de simplement tourner le dos au Nouveau Roman et à ses remises en cause de la représentation, renoue — mais en les transformant — avec *d'autres* modernités, avec d'autres espaces où la fiction, jubiloirement ou philosophiquement, se retournait sur et contre elle-même : Queneau justement, Diderot, mais aussi Valéry, Bataille, voire Céline — et d'autres encore sans doute. C'est dire que la question à poser n'est pas seulement celle de la proximité ou de la distance des «jeunes romanciers de Minuit» par rapport au Nouveau Roman : s'obstiner à retracer une filiation (ou une répudiation) mènerait peut-être à négliger d'autres accointances ; à négliger, de plus, l'hétérogénéité du Nouveau Roman lui-même, dont les relations au romanesque, à y regarder d'un peu près, ne sont pas si simples¹.

Inversement, on notera que les romanciers d'après 1980 ne sont pas, tant s'en faut, des «écrivains réconciliés». Car un trouble

1 Qu'on ne se méprenne cependant pas : il ne s'agit pas de prétendre que les audaces des nouveaux romanciers recouvriraient, tel un enrobage déconcertant, une fidélité à une quelconque essence du roman. Il apparaît plutôt que le Nouveau Roman n'a pas hésité à jouer le romanesque contre lui-même, à montrer à quel point il peut mener à son propre *emballement*.

demeure, dont nous n'avons pas encore pris tout à fait la mesure : Echenoz ou Toussaint, d'évidence, ne « refont » pas du Robbe-Grillet ou du Sarraute, mais ce qui se déploie en leurs pages ne se réduit pas davantage au ronron de ceux pour qui le Nouveau Roman n'aura été qu'une affligeante parenthèse entre, disons, Françoise Sagan et Alexandre Jardin. Aussi paradoxal que cela puisse paraître, s'agissant de romanciers qu'on associe parfois à l'« insignifiant », la nouvelle génération d'écrivains de Minuit nous rappelle, à sa façon délibérément éloignée du tonitruant, que l'Histoire, même en ses tourbillons minuscules, est affaire de surprises et de contrecoups.

C'est à cette « génération » — forcément réduite, ici, à un échantillonnage partiel et un peu contingent — que le présent numéro de *Tangence* est consacré ; c'est à un examen de ces contrecoups que les collaboratrices et collaborateurs ont été conviés. Examen provisoire ; appelé par l'évidence, après une quinzaine d'années, que les métamorphoses de Minuit dépassent la singularité des individus en cause, sans pour autant offrir la nette ligne d'un mouvement qu'une formule lapidaire suffirait à circonscrire : ces romanciers-là sont parfois bien loin d'être « minimalistes » (qu'on lise, par exemple, Rouaud ou Tropsmann) ou « impassibles » (qu'on lise, toujours par exemple, Volodine). Aussi, nulle orthodoxie critique ne se dégage de notre petit florilège d'articles, qui empruntent parfois à la psychanalyse, parfois à la narratologie, parfois encore à l'épistémocritique, mais choisissent le plus souvent de traverser des frontières méthodologiques qui (pour l'instant ?) nous apparaissent décidément frêles — ce qui ne veut pas dire indifférentes. Le roman n'est pas mort, la théorie pas davantage. Et si le sentiment d'égarement assez généralement ressenti n'était, encore une fois, que l'écume recouvrant quelque chose qui se trame — que nous tramons, collectivement, sans l'apercevoir ? La modernité n'a peut-être été, au fond, que la tentative indéfiniment reprise de penser un avenir que l'on finissait toujours par construire autrement² ; nous serions peut-être, finalement, postmodernes en ce que nous réalisons que le présent lui-même se dérobe — et se fait pourtant, perpendiculairement.

Rien, partant, qui tienne ici du bilan. Rien non plus, je le souligne à nouveau, qui prétende à l'exhaustivité ni au palmarès.

2 On s'en convaincra, presque trop aisément, en lisant des récits d'anticipation vieux ne serait-ce que d'une quarantaine d'années.

Certes, on pourra reconnaître, dans la liste des écrivains analysés, des signatures déjà célèbres, comme celles de Jean Echenoz, de Jean-Philippe Toussaint ou de Jean Rouaud. Mais on lira aussi des études sur des écrivains qui mériteraient d'être davantage connus, comme Tropmann, Daniel Schiff, Antoine Volodine ou le curieux septuor qui s'est donné le « nom » de « New Smyrna Beach ». On pourra regretter certaines absences ; on pourra être frappé par l'apparent disparate de ce regroupement. Disparate consenti, et inévitable, s'agissant d'un numéro consacré, ni à un écrivain, ni à une problématique, mais à un ensemble en forme d'hypothèse.

Quelques trames, cependant, pourront être notées. Celle, d'abord, peut-être, de l'entropie. Ainsi, Jean-Pierre Vidal montre à quel point « l'alternance décision-dérive, ordre-désordre, fixité-mouvement », loin de se réduire chez Toussaint à une quincaillerie thématique, donne au texte son rythme narratif et scriptural. Jean-François Chassay, lui, analyse chez Schiff le travail de retournement du discours scientifique, moins parodié qu'amené au point où sa friabilité et sa fictionnalité ne peuvent plus s'estomper au profit du mythe du savant. Entropie encore dans *Semaines de Suzanne* : Isabelle Dufour, s'interrogeant sur le protocole d'écriture à plusieurs de « New Smyrna Beach », est conduite à décrire un dispositif à la fois sériel, réticulé et ludiquement aléatoire.

Une autre ligne de traverse passe par le temps et la mémoire. Mémoire précaire dans *L'occupation des sols*, dont Annette Kerckhoff montre qu'elle ne s'édifie qu'à travers les détours de signes enfouis sous d'autres signes, selon le mouvement stratifié d'une écriture ; mémoire apparemment bouclée dans *Les champs d'honneur*, mais dont Hélène Gaudreau souligne qu'elle repose sur une germination métaphorique moins traditionnelle qu'il n'y paraît ; mémoire prise dans les entrelacs d'époques imaginaires dans *Lisbonne, dernière marge*, dont je tente pour ma part de décrire l'affolante reconstitution d'un monde-bibliothèque hanté par des brigades terroristes ou anti-terroristes.

Entropie, mémoire : les nouveaux romanciers de Minuit semblent nous rappeler, chacun à sa façon, comme l'écrit Jean-Pierre Vidal, que « le signifiant est un saut, un grand écart entre [les] deux abîmes » que sont le sujet et le monde. Cet abîme est celui aussi de la pensée, que celle-ci soit scientifique, philosophique ou, mais indissociablement, quotidienne. Cette pensée vers laquelle, nous dit François Ouellet, les personnages de

Toussaint «gravite[nt] au petit hasard de la fatalité», en un clin d'œil à Valéry qui est en même temps, comme celui de Troppmann à Bataille, moins un décalque ou un banal hommage qu'une retraversée, une «repensée» narquoise et malgré cela inquiète. On en dira autant des oscillations du Wolf de *La ligne de Sceaux* entre *la* physique et *le* physique...

Itinéraire en pointillés, donc. L'amateur de généralisations commodes, fussent-elles hâtives, est prévenu : il ne trouvera guère son compte dans ces études qui, malgré leur brièveté obligée, se refusent au raccourci. Par-là même elles se trouvent emprunter, à leur tour et à leurs façons, quelques-uns des récents et encore nouveaux détours du romanesque. Bonne traversée.

Richard Saint-Gelais